

PREMIÈRE ANNÉE

Nº 9

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

SOMMAIRE :

- I. — Bernard LAZARE. — Les quatre faces.
- II. — Paul ADAM. — Avis à l'Enfant.
- III. — Henri DE RÉGNIER. — A la mémoire de la forêt de S.
- IV. — A. Ferdinand HÉROLD. — César Franck.
- V. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — L'Abstentionnisme.
- VI. — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—
Le 1^{er} Décembre 1890

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : UN AN. 5 francs.

**Pour abonnements, dépôts, etc..., s'adresser
directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de
la Chaussée-d'Antin.**

En vente au numéro chez :

EDMOND BAILLY	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id. id.	:	Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Galerie du Théâtre-Français.
BBASSEUR	:	Galeries de l'Odéon.
SAVINE	:	12, Rue des Pyramides.

ET

à BORDEAUX : à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à MARSEILLE :
à NIMES : chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES : chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE : aux bureaux de la Wallonie, 8, rue St-
Adalbert.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGES D'EXCURSION

AVEC ITINÉRAIRES TRACÉS D'AVANCE, AU GRÉ DES VOYAGEURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre pendant toute l'année, des billets à prix réduits de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe pour des voyages d'excursion sur les réseaux de l'Est, de l'Etat, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris à Lyon et à la Méditerranée avec itinéraires tracés d'avance au gré des voyageurs et pouvant comprendre les lignes d'un seul ou de plusieurs des réseaux participants.

Les itinéraires sont établis par les voyageurs eux-mêmes mais de manière toutefois à les ramener à leur point de départ.

Les billets peuvent être individuels ou collectifs.

Le minimum du parcours est de 300 kilomètres.

Nota. — Pour les prix et conditions, consulter le livre spécial publié par la Compagnie de l'Est pour ses voyages circulaires et excursions à prix réduits et délivré gratuitement dans sa gare de Paris et ses bureaux succursales.

Bureau 8 h. **THÉATRE ROBERT-HOUDIN** Rideau 8 h. 1/2

8, Boulevard des Italiens, 8
G. MÉLIÈS, Directeur-Propriétaire

TOUS LES SOIRS

Séance fantastique par l'illusionniste
HARMINGTON

MATINÉES : DIMANCHES, JEUDIS ET FÊTES A 2 H. 1/2

Prestidigitation, Magie, Intermèdes, Scènes fantastiques, Grands trucs, Projections fantasmagoriques, etc., etc.

GRANDE SCÈNE BURLESQUE de MAGNÉTISME

Jouée par MM. HARMINGTON, DAVID et HEREMAN

LES SPECTRES
vivants et impalpables

SCÈNE FANTASTIQUE, jouée par MM. CHELU, HAWKINS et Mlle Jehanne d'ALCY

LE NAIN JAUNE

Grand truc merveilleux, le plus extraordinaire qui ait été fait

PRIX DES PLACES

Fauteuils réservés	5 fr.	Fauteuils d'orchestre	3 fr. 50
Avant-scènes	5 »	Balcons.	3 » —
Loges	4 »	Stalles.	2 » —

LES QUATRE FACES

A la très vénérée mémoire des poètes qui sont morts misérables et bafoués.

Comme, dans la salle où avait été servi le dîner, ne flottait plus que l'arôme âcre du café, la fumée ténue des cigares, avec un peu le relent des plats ingérés, l'amphytrion se renversa au dossier de son siège et, s'adressant à V. V***, V. V*** le platonicien, à qui se devait la débandade des cristaux et des porcelaines, car en son honneur s'était célébré le festin, il lui dit :

— Certes, mon cher V. V***, le seul plaisir de vous voir après une si longue absence, justifie cette agape intime, cependant nul ne vînt ici et moi-même ne vous attendis sans la secrète et bien légitime espérance de vous entendre parler, et nous redire encore sur les hommes et sur les choses, les si savoureux discours d'autrefois. Ainsi lorsque Socrate vînt au banquet d'Agathon, ce n'était pas l'impatience de le contempler qui excitait les convives émus de le savoir immobile au seuil de la porte, mais bien l'attente de ses paroles. —

-- Ce classique souvenir, répondit V. V***, était de tous le plus capable de me réjouir et je retrouve-là votre flatterie coutumière, subtile et ingénieuse. Je n'y puis répondre que par l'acquiescement. Toutefois, nourri des dialogues du divin maître de toute philosophie, je ne puis me plier à d'imprévus vagabondages oratoires et je vous prierai de faire ainsi que Cebès ou que Phèdre qui demandaient catégoriquement au fils de la sage-femme des notions précises sur un sujet déterminé. Je vous connais assez pour savoir que parmi les mille sciences que vous avez pratiquées il en est une qui vous doit tenir particulièrement au cœur. —

Vous avez dit vrai, et si j'ajoute que seul m'a paru digne de mon plus immédiat intérêt l'art roi de tous les arts, celui qui est le dominateur des hommes et que les dieux eux-mêmes pratiquèrent, la poésie enfin, vous n'aurez pas de peine à me croire.

— Ce sera donc mes idées sur la poésie et sur les poètes que vous voudrez avoir? —

— C'est cela même. —

— Vous n'attendez pas de moi, une exposition dogmatique et théorique de la poésie. C'est là préoccupation de régent de collège, de cuistre ou de versificateur patenté, vous en êtes exempt, n'est-ce pas? Pourtant, comme, malgré tout, la sophistique des écoles vous enveloppe, je serai mal venu à ne vous pas donner une définition que quémande votre attitude. Je vous la donnerai si large, qu'il vous sera licite d'y faire entrer vos conceptions particulières et la poésie deviendra pour nous, si vous le voulez bien, l'art d'enclore des symboles en des phrases précises, et d'enfouir des mystères au sein d'images concrètes. —

— Je ne vois aucune difficulté à approuver votre dire, quoique le mot mystère me semble trop vague, et veuille pour moi, être déterminé. —

— Ce que je ne pourrai faire; pas plus que je ne puis délimiter par de corrects aphorismes l'ombre ou bien le rêve. Il est tels mots qui portent leur compréhension en eux-mêmes et selon l'âme au fond de laquelle ils retentissent. Votre observation me fait craindre qu'il ne vous soit resté un trop vif souci des catégories anciennes. Ceux qui vous élèverent font gésir la poésie dans de strictes formules; de ce qu'au début elle fut entourée de lois jalouses, qui étaient les gardiennes d'un seuil réservé, ils ont fini, c'est une aberration naturelle, par prendre ces règles pour l'objet même de la science et cette conception prévaut encore chez de très hauts esprits: n'est-il pas arrivé de même en métaphysique où les facultés de l'âme, empirique classification d'abord, ont acquis une existence réelle? Grâce à cet oubli des intentions primordiales, on en est arrivé, de notre temps, à s'instaurer poète à l'aide d'un traité de versification et d'un dictionnaire de rimes. Tel pratique la ballade et rien n'est à redire à sa composition, seulement il se laisse indifféremment inspirer par

les Kamènes ou par le chiffonnier des carrefours, ou même par des spécialités gastronomiques ; d'autres ont choisi le rondel ; celui-ci fit du lai et du virelai son domaine ; celui-là plus hardi se haussa jusqu'à la sextine ou au chant royal, heureux encore s'ils ont abandonné les rimes croisées et batelées et les vers léonins.

Ne pourrait-on leur appliquer à tous le mot éternel de Platon : « Pour être poète, il ne suffit pas de faire des discours en vers ».

— On le pourrait, mais malheureusement tous les pharmaciens de la critique ont usé et usent d'une pareille formule, et ils s'en sont servi pour râver les plus beaux poèmes, pour salir Beaudelaire et Leconte de Lisle au profit d'obscurs racleurs de jambons qui se taignaient d'idées sentimentales ou pseudo-philosophiques. —

-- Vous avez raison, quoique l'assertion platonicienne subsiste dans toute son intégrité, on en a fait mauvais usage faute de la savoir interpréter. Il est certain que le feuilletoniste qui déclare : Voici de beaux vers, mais ils manquent d'un fond sérieux » est un sot ; un *beau vers* est celui où la forme est adéquate à la pensée contenue ; mais aussi un vers régulièrement bâti, suivant une prosodie impeccable peut n'être pas un *beau vers* ; en aligner cinquante ou cent de la même sorte ne constituera pas un *beau poème*, et vraiment l'on peut toujours dire : Pour être poète il ne suffit pas de faire des discours en vers. » Si cela suffisait, Ponsard ou Emile Augier seraient de plus grands poètes que Chateaubriand et Flaubert ; il ne suffira même pas d'inventer des rythmes, si cela était, Baïf serait peut-être supérieur à de Vigny. Le seul poète, dans l'absolu du mot, sera l'inventeur de mythes et de symboles et ces symboles il les saura vêtir de rythmes pompeux et variés, d'harmonies diverses, suivant sa nature et sans que le procédé de l'un puisse être déclaré supérieur à celui de l'autre ; pour les médiocres seulement ces degrés différenciels pourront s'établir, pour les grands aédes, ils sont inutiles : dites-moi donc, en vous servant de ce critérium, en quoi Ronsard surpassé Hugo, en quoi Hugo surpassé Ronsard. —

— A mon tour je ne saurai répondre. Mais le poète étant

tel que vous le dites, combien seront jugés dignes de ce nom. —

— Très peu, et il n'en peut être différemment, pensez-vous donc qu'il puisse y avoir beaucoup d'êtres d'exception, étant données les spéciales conditions de vie qu'ils trouvent dans la société et que toujours ils y ont trouvé. —

— Toujours?.... Voyez en Grèce. —

— Nous connaissons de leurs grands hommes ce que le temps à bien voulu nous conserver, mais nous ignorons s'il n'en fut pas chez eux que le mépris universel conduisit à la mort ; et par l'exemple des siècles qui suivent, nous pouvons hardiment inférer que ces peuples ne furent pas en dehors de la loi commune. Vous pourrez raisonner, citer des cas particuliers, rien ne tiendra contre les faits et les faits démontrent que toujours le mépris des foules et l'indifférence des pouvoirs publics qui en sont le reflet, s'uniront pour traquer, ceux que leur nature et la qualité de leur essence différenciaient du troupeau. Vous connaissez tous cet admirable livre qui s'appelle *Stello*. Une phrase dite par Chatterton le résume et proclame ce qui attend tout poète : « Beaucoup ont ri, un grand nombre m'a injurié : tous m'ont foulé aux pieds ». Et ce livre cruel du grand de Vigny, constate que sous la Monarchie absolue, sous la Royauté constitutionnelle, sous la République, il en est de même. Les représentants de ces divers modes de gouvernement s'ils se séparent dans leur façon apparente de conduire les hommes, s'unissent dans une haine sainte : celle de l'art et du beau. Ainsi le poète, par cela seul qu'il est tel, est voué à la misère, aux insultes, aux désespoirs, et le mot de monsieur Beckford, si dédaigneux, reste intact et vérifique : « La plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme », déclare cet honorable négociant, si l'un de nous avait été près de lui, il lui aurait répliqué sans doute : « Plus cette muse est belle, moins elle a de chances. » —

— Ne pensez-vous pas qu'il y ait dans cette thèse un peu d'exagération ? Il me serait facile de vous nommer bien des hommes, que vous considérez comme grands, et qui furent de leur vivant honorés et loués, riches et glorieux. —

— Etes-vous certain que ceux dont vous parlez aient du leurs triomphes à leur art, et n'est-ce pas de par une ob-

servation superficielle que vous protestez contre la théorie que j'expose ? —

— Q'entendez-vous par là ? —

— Ceci, que tous les poètes en proie aux acclamations du vulgaire, acquièrent ce los banal, par les coets d'eux-mêmes qui furent le plus étrangers à l'art. Encore là, faut-il des distinctions, car beaucoup furent déclarés des artistes et qui peut-être ne furent pas dignes de ce beau nom. Laissons-les cependant, pour ne parler que des descendants véritables de Linos et d'Orpheus. Vous en savez que les foules suivirent aveuglées et charmées, affirmez-vous. Pensez-vous donc que, parfois les mangeurs de choses immondes se laissent captiver par de subtiles ambroisies. Voyez-vous l'éternelle vérité, c'est que le public est semblable au chien dont parle Beaudelaire : « Il ne faut jamais lui présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. » Si donc, ces divins maîtres ont été triomphalement traînés sur les places, si des socles leur ont été érigés de leur vivant, ce fut ainsi malgré leur génie, et non à cause de lui. Prenez Hugo, — c'est son nom que depuis un instant je lis dans vos regards — supposons-le retiré dans la tour d'ivoire, méditant la « Légende des Siècles », rêvant « Les Chansons des rues et des bois » ; abolissez la pairie, les luttes politiques et l'exil, supposez-le exempt du besoin bas de réclame qui toujours le tourmenta, il serait sans doute plus haut et plus pur pour nous, mais aussi pour le grand nombre plus inconnu ; l'admiration commune étant allée au législateur facétieux, et au sénateur extravagant, non au merveilleux créateur de tant de beaux poèmes, de même pour Lamartine, quoi qu'il nous soit moins cher. Si vous nommez Béranger, la raison est plus simple encore, c'est qu'il fut un vague flûtiste, et tout le contraire d'un poète. —

— Votre dernier exemple me semble grossier, et vous vous faites la partie trop belle. —

— Je l'avoue, et vous reconnaiss le droit de me proposer tels autres noms que vous voudrez. —

— Si vous le voulez bien, je les prendrais parmi quelques-uns des Parnassiens. —

— Je n'aime pas cette qualification, elle a servi à soutenir trop de sottises. On a pris l'habitude de réunir sous le

drapeau d'une prétendue école, des êtres si dissemblables par le talent et les tendances, sans compter les médiocres et les faux poètes qui servent uniquement à déshonorer des artistes aimés et respectés, que je ne puis admettre ce mot Parnassien. C'est une déplorable plaisanterie de réunir avec une même étiquette au dos, Dierx qui fit revivre en nous la divine chanson des bois automnaux et Hérédia, somptueux évocateur de mondes lointains et de héros tragiques, Mallarmé, qui connaît le mystère des lys palpitants et sut rêver la perversité d'Hérodiade, et Verlaine qui murmura les aveux équivoques et clama de jaculatories désespoirs. Des rhéteurs stupides n'affublèrent-ils pas aussi de ce nom de Parnassien le poète hautain et vénéré vers qui va notre admiration respectueuse : Leconte de Lisle! —

— Votre observation est juste, d'autant que pour quelques-uns de la génération nouvelle, ce mot Parnassien est proferé avec mépris; réservons-le donc pour ceux des collaborateurs du « Parnasse » qui furent doués d'un rudimentaire génie. Venons maintenant aux exemples que je voulais vous proposer. —

— Quels sont ceux que vous avez choisis? —

— Ils sont quatre, et vous ne contesterez pas qu'ils jouissent d'une certaine réputation, si je vous nomme Théodore de Banville, François Coppée, Armand Silvestre et Catulle Mendès. —

— Ce ne sont pas en effet des seigneurs de mince importance, je parle en raison de la renommée acquise, et ils me paraissent tout à fait idoines à démontrer ma théorie. Vous me dites : ils sont poètes, et cependant ils ont acquis gloire et richesses. La tourbe ne raisonnerait pas différemment, si elle m'avait entendu parler, et certes, actuellement, elle m'eut voulu battre avec ces mêmes noms. Je réponds : leur exaltation est toute naturelle, puisque par les côtés les plus saillants de leur caractère, ils correspondent à quelques-uns des sentiments les plus chers à la multitude. Si nous considérons la foule comme un animal un, si nous la supposons douée d'une âme, de cette âme spéciale que Platon plaçait dans les parties inférieures, nous pouvons grossièrement attribuer à cette âme quatre faces principales et caractéristiques. La première sera cet amour de la pa-

rodie des choses considérées comme sacrées, cette joie ressentie à voir bafouer le saint et le beau, cette satisfaction, je prends un cas, qu'éprouve une salle à entendre jouer la Belle Hélène, qu'éprouvaient sans doute les Grecs, lorsque le bouffon Aristophane couvrait Socrate de lazzis : tout être qui agitera une marotte aura droit à la sympathie générale. La deuxième face, qui n'est en somme qu'une dérision moins apparente, n'est autre que le sentimentalisme, c'est-à-dire la transformation niaise des grands sentiments, et il y aura le sentimentalisme de la piété filiale, celui de l'amour, celui du patriotisme : l'homme qui les saura tous réunir, remuera par conséquent des fibres multiples et fort vibrantes en les cervelles minimes. La troisième est l'affection pour l'ordure, le plaisir de l'abject et du scatologique, le ravissement du chien à fouiller dans les vomissures et la fiente, pour cela sans doute que cette extase facile proclame la faculté de se passer de l'esprit ; l'habile qui ne répugnera pas à préparer ce met recherché, acquerra forcément l'estime des convives priés au régal. La quatrième face, sœur de la troisième, est l'autre côté du même pourceau, c'est le désir des sensations charnelles, la recherche des équivoques excitations, la flatterie de l'érotisme latent. Le rôle de celui qui se réservera ce domaine, sera le rôle de la joueuse de flûte aux festins antiques, de la saltatrice romaine, de l'almée orientale, et comme il connaîtra les attitudes langoureuses, les poses capables de ranimer les volontés défaillantes, les gestes habiles à ressusciter les aspirations mortes, tous l'éliront et le choisiront et le couvriront de fleurs. —

— Où voulez-vous en venir ? —

— A ceci : que si ceux dont vous me parlez ont conquis l'estime publique, c'est que chacun d'eux représentait une face de l'âme vile de la foule. —

— Cela me paraît excessif. —

— En quoi ? —

— En ceci : qu'on ne peut refuser à aucun des quatre un talent réel. Que tous détiennent, au moins à une minute de leur existence, le don du Verbe. Que Théodore de Banville lui, possède une incontestable personnalité, les autres, dans leurs bonnes œuvres, une excellente faculté

de s'assimiler le beau qui se trouve parmi les œuvres des autres. —

— Plus blâmables sont-ils alors. Comment, vous connaissez qu'ils furent à des degrés divers doués de la faculté la plus haute, et vous les excusez d'avoir failli à leur mission? Vous déclarez qu'ils auraient pu devenir des artistes, non géniaux, peut-être, à coup sûr estimables, et vous partez de là pour les louer? Ils n'ont pas craint, eux qui étaient destinés, dites-vous, par leurs aptitudes à devenir les servants d'idéal, ils n'ont pas craint de saluer pour maître le monstre à mille têtes qui est l'ennemi, et vous les voulez absoudre parce qu'ils auraient dû mieux faire? Vous acquitterez de vagues chroniqueurs ou d'ahurissants vaudevillistes, je le comprendrai: vous plaideriez l'inconscience. Quant à ceux qui, sachant le mal, l'ont choisi comme tel, et qui, pouvant le bien, le renierent, quelle excuse trouverez-vous: au nom de quel principe seront-ils lavés? S'ils préférèrent la voie banale à la voie royale, libre à eux, mais qu'il soit alors permis à ceux qui déchirèrent leurs pieds aux ronces, qui subirent les crachats et les insultes, qu'il leur soit permis de les chasser loin d'eux et de leur dire: nous ne vous sommes pas frères. —

— Vos paroles sont dures. —

— Je les trouve légitimes. Ils ont leur part; ils la voulurent. Ils désirèrent les acclamations, ils redoutèrent la misère: ils possèdent les unes, ils ont évité l'autre; que leur servirait ce qu'ils dédaignèrent, c'est-à-dire l'estime et le respect des générations, l'admiration douloureuse que nous avons pour Corneille mourant de faim, pour Cervantés périssant de dénûment. Tenez, prenons-les un à un, chacun de vos *Parnassiens*, et regardons leur œuvre. Le premier, Théodore de Banville, est le moins haïssable. Il a toujours agi suivant sa norme, et contrairement à ce que vous disiez, il fut constamment lui-même, il n'y a pas de période où il se soit différencié de ce qu'il est maintenant. Il a voulu être lyrique, l'exemple de Hugo l'avait excité, son impuissance fut telle que vous ne me pourrez citer aucun vers de ses filandreuses compositions. Il bâtissait des phrases sur le vide, il se forçait, faible grenouille, voulant enfler sa voix. Incapable de chanter, il se contenta

de régenter la poésie et, tel Boileau, fit un art poétique. Il le corrobora d'exemples choisis, exécuta des poèmes à formes fixes, exercicés acrobatiques qui ont autant de rapport avec la poésie, que l'art du calculateur prodige à de rapport avec la mathématique. Sa véritable nature n'apparaît cependant que dans le *Funambulesque*. Hugo avait montré le chemin, son œuvre étant géante et il le pouvait, M. de Banville fit sans doute son breviaire du quatrième acte de *Ruy Blas*. Dans cela il produit à peu près l'effet d'un de ces chardonnerets minables, faisant des tours dans leur cage en proférant des sons rudimentaires. Imbu du même esprit auquel nous devons Scholl et la chronique, il mit le calembourg en vers, comme d'autres avaient fait de la géométrie, et de cela la foule lui sut gré. N'abaissait-il pas le vers, cette forme d'art que tant de génies avaient placé si haut, ne flattait-il pas les instincts blasphématoires des bourgeois aimant à rire, en transformant la lyre en clarinette ? Cependant il n'a acquis qu'une estime médiocre, le grand nombre, tout en étant reconnaissant de la palinodie, préférait la prose *spirituelle* plus accessible, et le journaliste se sentait blessé par la supériorité due aux rimes. A côté du *poète*, le conteur qui s'était borné à un banal démarquage du grand Balzac n'était pas propre à susciter l'admiration. En somme c'est une pauvre cervelle d'oiseau, pitoyable plutôt que détestable.

Le second, François Coppée, fit à ses débuts quelques sonnets de tendances estimables, quelques pièces s'inspirant des Orientales, mais il ne s'attarda pas à ces essais. Il sut deviner les tendresses populacières, et il s'instaura le chantre des sentiments coutumiers. Si les élégiaques « déshonoraient les petits oiseaux » comme a dit un ingénieux critique, il sut déshonorer mieux que cela, et sur le bourbier de la sensiblerie il sut faire pousser les plus fangeux tubercules. Dans une forme nauséeuse et vile, soucieuse de vocables bas, de locutions répugnantes, il célébra les humbles à dégoûter de la pitié; il glorifia le patriotisme et le courage à faire estimer les rénégats et les fuyards. Tout ce que l'on vénère, il est parvenu à nous en lasser, ses bons fils nous rendent doux pour ceux qui frappent leurs aieules. Mais il a exprimé d'une façon absolue, 1 es compréhensions les plus niaises, les plus écœurantes,

il a été l'écho des pensées ordinaires, et la horde des sots l'a payé d'un renom inoui. —

Le troisième, Armand Silvestre, commença par célébrer les étoiles, il le fit en vers sonores et, s'il s'en était tenu là, sans le considérer comme admirable, il aurait droit à requérir une certaine estime: celle qui est due aux bons disciples des bons maîtres. Il cessa bientôt. Désormais, quand il se manifeste comme poète, il se contente d'à propos rimés établis selon des formules connues, et il module des sonnets en l'honneur des beautés de la nature. Nul ne l'égale pour comparer la croupe des montagnes aux rondeurs des femmes, l'eau des lacs à leurs yeux, la rousseur des feuillages à leurs chevelures, le rougeoiement des aurores à leur teint — il sait aussi comparer les rondeurs des femmes aux croupes des montagnes, leurs yeux à l'eau des lacs, leurs chevelures à la rousseur des feuillages, leur teint au rougeoiement des aurores. — Cependant, si cette aptitude le recommande aux gens en quête d'épithalamies, aux mondaines désireuses de madrigaux, elle serait insuffisante à justifier sa renommée. Le prosateur l'explique. Il se déclara, au moment propice, l'héritier de Rabelais (que fit-il de tes symboles, Alcofribas !) et le représentant de la *Gaité gauloise*. Il figure assez bien un colonel de gendarmerie en retraite qui débite des gaudrioles scatologiques entremêlées de citations d'Horace et de Virgile. Il a dressé des autels à Crépitus et le dieu retentit dans son œuvre, comme il « circulait majestueusement dans les laticlaves des patriciens ». Il a monopolisé l'abject, il l'a exprimé dans une langue amorphe, il a eu l'impudeur de couronner de roses la face qu'il aime à louer, et pour mieux faire, en souvenir sans doute de son ancien rôle d'aéde, il n'a pas répugné à glorifier ses affections en vers légers. Aussi son nom vole de bouche en bouche, et le notaire le plus rebelle s'éjouit à l'entendre prononcer.

Le quatrième, Catulle Mendès, fut des trois derniers le plus magnifiquement doué, et il lui fut départi une extraordinaire puissance verbale. Il a été, en poésie, un incroyable assimilateur. Tour à tour il a dans ses vers, imité les poètes les plus différents et toujours avec un égal bonheur ; de Hugo à Henri Heine, tous l'ont séduit.

S'il s'était borné à Pantéleia, aux Contes Epiques, à Philoméla, aux Soirs Moroses, il resterait le parfait élève de ceux qui l'inspirèrent : il s'est acquis ailleurs une personnalité. Il ne lui eut certainement pas suffi, pour mériter l'estime publique, de refaire la Légende des Siècles ou tel autre livre éternel, ceux qui ne les peuvent lire *dans le texte*, n'en goûteront pas davantage une adaptation. En prose, il devient lui-même, et il s'est donné la tâche de solliciter les instincts animaux de ses contemporains. Il le fit dans un style mièvre, non sans attraits, d'une manière charmeuse et féminine, car il manque de virilité. Il est au fond le dernier des élégiaques, et ses contes débutent comme les bergerades de M. de Florian. Il rêve de prairies affétées, de forêts confites, il évoque les paysages que nous nous plaisons à trouver sur des éventails. Là il promène des bergers, mais ces bergers sont phallophores et ils ont coutume d'entourer l'objet du culte de faveurs roses et bleues. Il sait servir à ses fidèles des dragées d'Hercule, mais il les enveloppe dans une praline. Il n'est jamais égrillard, il est pervers, et si sa perversité est fade, elle sait séduire les Homais et leurs femmes qui par hypocrisie le repoussent faiblement, et qui secrètement l'élisent et l'aiment.

Ainsi sont-ils, tous les quatre, et leur œuvre qu'on ne peut lire sans éprouver la mélancolique tristesse qui surgit des déchéances, ne contredit pas mon dire. Elle atteste au contraire que peuvent réussir à atteindre une renommée temporaire, dispensatrice des honneurs mondains et des richesses, ceux-là seuls qui correspondent, par leurs plus saillantes vertus aux qualités des masses, ceux-là seuls qui représentent une des faces de l'âme vile de la foule. Doivent être mis à part, les rares qui ont dû la gloire à des actes indépendants de leurs manifestations littéraires. Croyez-moi, ceux qui intérieurement sont poètes doivent renoncer aux biens terrestres, et sans regret, leur part est assez belle : ils ont l'éternité, et se survivront sur les lèvres des hiérophantes. Sachant d'avance, qu'ils ne recueilleront dans leur vie que des mépris et des insultes, qu'ils se redisent ces vers de Beaudelaire :

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte
Ou bien s'enhardissant de sa tranquillité

Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Hélas ! ils seront éternellement vrais, mais vrais aussi
éternellement ceux qui suivent :

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des trônes, des vertus, des dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

BERNARD LAZARE.

AVIS A L'ENFANT

Tu pleures niaisement au coin du trottoir parce que ce fiacre lancé au galop vers quelque vaine affaire de négocié ou quelque sinistre rendez-vous charnel frôla ta main ballante qui laissa choir le litre de vinasse maintenant brisé contre terre où rampent des méandres violets... pauvre enfant!

Tu pleures, et la manche du tablier noir dont tu t'es suies la face délaye sa crasse dans tes larmes. Quelle horreur que ta tête ovoïde scrupuleusement tondue de tout poil sous prétexte d'hygiène, mais réellement pour économiser les séances de coiffeur!... Ton nez aplati à la racine, évasé et troussé aux narines, tes gros yeux bêtes et clairs, tes mains en deuil, noires et rouges comme les gants du diable te donnent une ignoble allure dans le sarreau verdi, tâché des encres pédagogiques sous ce sale col dont un ingénieux camarade illustra la toile de dessins imputables à l'homme lacustre. Pleure, graine d'esclave stupide, qui t'habitues dès cette heure à craindre et à trembler afin que s'accomplisse ton apprentissage de lâcheté et de soumission aux Autorités pleines de faconde.

Comme les soufflets propices vont s'aplatir sur ta face glabre quand tu remonteras là-haut au quatrième étage de cette caserne à employés où te procréèrent dans leur bestialité féroce et insouciante de l'avenir, ton père imbécile et ta mère vicieuse.

Car enfin, pour pétrifiée que soit ton intelligence par l'atavisme de tout une race de laboureurs cupides, d'ouvriers rigoleurs et d'employés tour à tour phthisiques et scrofuleux, un jour luira sans doute où tu te demanderas de quoi te sert la vie?

La vie! cela même qui t'oblige à respirer l'émanation

méphitique du ruisseau où pourrit ce rat mort parmi des trognons de salade et des linges à ulcères ! La vie ! c'est-à-dire le devoir d'escalader vingt fois le jour sur l'effort de tes tibias décharnés ces étages où puent les soupes et les graillons des soixante-dix-neuf locataires pauvres, de manger d'infâmes charcuteries nageant dans des pommes de terre à l'eau ou dans des haricots amollis par la potasse, de t'en aller ensuite, après la giffle paternelle, user tes loques sur le banc d'école tandis qu'un pion hargneux insultera ton ignorance propice, et t'accablera de blâme si tu oses sourire à quelque rêve de prairie verte et de soleil rustique !

La vie, pour laquelle tu reçois les coups des gaillards plus robustes et tu affliges de taloches et d'injures méchantes les abortons plus faibles — par cela seul que la souffrance d'autrui réjouit l'instinct de conservation qui enchaîne l'humanité à la terrible planète de géhenne !

Ils t'attendent là-haut, les justiciers assis devant leurs faïences dépareillées où se fige, en refroidissant la graisse d'un cadavre d'abattoir. Ils t'attendent avec le fol espoir que tu apporteras de cet alcool rougi aux plus sûrs poisons mais qui leur mettrait du sang sous les yeux pour cinq minutes malgré l'anémie agriffée à leurs carcasses, mais qui ferait dire à l'homme quelque obscène plaisanterie dont se pâmerait la mère prête aussitôt à se laisser ensemencer d'une nouvelle graine d'esclave et à renforcer ainsi plus tard le laborieux troupeau des spéculateurs juifs.

Pense de quel juste châtiment va se marbrer ta peau ! Tu as peut-être soustrait au bétail humain qu'exploite l'industrie financière, une tête toute entière, souche elle-même d'autres individualités souffrantes qui, dans la pépétuation des siècles, fourniraient assez de labeur pour permettre aux vieillards riches, d'entretenir somptueusement de très jeunes ballerines !

Aussi les hommes de cette caste, ou du moins leurs pré-décesseurs, qui dictèrent les lois et la morale, ordonnèrent-ils que tu dois respect et obéissance à qui te procréerent, afin que favorisant leur vie, c'est-à-dire leurs vices, tu contribues dès le bas âge à la multiplication du troupeau...

Sais-tu maintenant....

Bien que tu te mouches sans précaution.....

Saisis-tu le pourquoi des giffles qui vont pleuvoir sur ton crâne tondu et la raison que tu as d'exister?

Apprends donc que ton père, las, un jour, de honteuses fredaines à très bas prix, et aspirant, en ses rêves alcooliques, à la possession sienne, incontestable et définitive d'un mobilier de gout vulgaire, courtisa la fille du vieux collègue que la légende bureaucratique disait accumuler des économies sur les maigres appointements touchés depuis d'innombrables trimestres. Et ce lui était doux de croire qu'après deux ou trois hivers un catarrhe propice ravirait à la vie le vieil esclave administratif, que, par suite, l'affreuse fille et lui-même, hériterait du défunt. Enfin détenteurs des premiers billets de mille, ils pourraient nourrir par des vols adroits un capital probable et espérer régir à leur tour l'exploitation de la misère publique, comblés d'honneurs par les ministères.

Cela c'était le rêve. La réalité eut moins de clémence.

Le vieillard continua de vivre après avoir fourni, une fois pour toutes, le jour de la noce, un trousseau de madapolam, douze couverts de ruolz, ce lit de palissandre pour des débats ignobles et légitimes, cette armoire hideuse dont la glace reflèterait les scènes conjugales, et la salle à manger de faux vieux chêne dont le bois vert craque horriblement la nuit pour l'effroi de tes cauchemars.

La longévité du donateur sournois était impardonnable. Bien des fois ton père se réveillant après des songes de fortune avertit amèrement de ses regrets. Quelles querelles troublerent l'humble ciel de lit et les tristes rideaux de cretonne, agités par la double colère des époux, — elle reprochant au mâle son incapacité de paraître et de produire le nécessaire aux luxes les plus minimes, et les tristes labeurs de ménage dont aucune mercenaire ne la relèverait

Alors l'idée pratique vint à l'épouse de tirer de sa chair même le serviteur ou la servante qui manquait..., et une nuit de réconciliation, tu fus conçu dans la fraude, ta mère ayant négligé ces précautions obligatoires qu'enseigne tout mari à sa compagne, au lever d'une lune de miel économique.

Tu naquis.

Le vieil esclave administratif entama légèrement encore son pécule, aux fêtes du baptême.

Les premiers temps tu fus, pour la jeune mère, la poupée vivante dont elle se flattait. Malgré tes cris et tes larmes, elle te lava, nettoya, épingla, emmaillotta, inexorablement. Même tu n'eus point cette satisfaction que prend tout animal naissant à croupir en paix dans sa fiente. Il te fallut subir une hydrothérapie journalière qui te martyrisa. Terrible et féroce elle te frotta, te fit reluire comme les cuivres de sa cuisine, telle une gamine qui cire avec la brosse à parquet le vernis facial de sa poupée, pour écraser par le luxe de cette lueur les pantins de ses compagnes. Quand cessa la première phase de ton martyrologue, on te travestit en marin. Tu arboras un col de toile bleue, des pantalons de futaine, et un béret portant écrit en or *le Formidable*. A peine vêtu de ces oripaux significatifs, ta mère t'employa pour entremetteur de ses sottes amours. Aux après-midis de jardin public, c'est ta joue que vint tapoter d'abord ce militaire galonné pour qui, maintenant, elle vole sur les rations du ménage.

Aujourd'hui ton malheur se magnifie. Dès que l'aurore crache le sang contre les vitres de la caserne civile, la voix grasse du père ensommeillé te réveille en promettant la calotte excitatrice. A peine vêtu, le sanglot du dernier ronflement dans la gorge, tu descends la boîte à ordures vers le tombereau municipal. Non sans que la portière t'ait qualifié en argot immonde pour les épluchures que ta main tremblante sema de marche en marche.

On te voit ensuite, violet de froid, et les mains gourdes courir sur la glace des ruisseaux avec la boîte au lait qu'une mégère folâtre remplit de plâtre liquide capable de crépiter à jamais ton estomac, tombeau des nourritures innommables. Puis les bras chargés de pain et de braise, tu remontes activer le feu de ton souffle phtisique, comme si les bacilles de la tuberculose qui colonisent tes poumons avaient besoin de cela pour croître et multiplier à l'aise. Entre temps tu as appris par cœur la théorie des verbes grecs contractes, le rapport de la circonférence au diamètre, et le discours d'Alexandre à Porus afin que ton père, éducateur rigide, te fasse réciter ces erreurs atavi-

ques, — prompt à te souffleter au premier manque de mémoire.....

Coiffé d'un képi crasseux, premier signe des servitudes militaires, tu cours vers le bagne universitaire où commence l'autre supplice. La chiourme des cuistres ingénueuse à inventer des tortures t'inculque là, tous les dogmes idoines à abaisser l'âme, à t'inspirer la vénération du riche et du puissant, le mépris du faible.

Elle exalte devant toi la sauvagerie des conquérants, la vanité de la réthorique, l'immoralité des dogmes philosophiques et l'amour de l'odieuse république bourgeoise. Toutes les âmes généreuses qui parurent dans l'histoire sont ouvertement traitées par ces pions de conspirateurs ou de tyrans. L'admirable Néron qui, ayant compris la stupidité et la lâcheté immuable des foules, les employa seulement comme motifs d'expériences sensitives, (ce à quoi elles peuvent uniquement servir) — l'admirable Néron est méprisé par leurs doctrines. On t'apitoie sur le sort de Brutus candidat des oligarchies traquantes et on te parle de la cruauté de Sémiramis, la reine qui tenta la divinité. On insulte la Sainte Inquisition qui brûlait les Camondo et les Ephrussi du moyen âge, excellente mesure pour empêcher les krachs comme ceux de l'Union générale, de la Société des cuivres et du Panama, où sombrent les économies des esclaves sociaux. La Sainte Inquisition qui nous protégeait au moins des voleurs de la banque et savait vêtir d'un San-benito soufré les plus audacieux exploiteurs du travail humain ! !...

Ainsi par une vieille scolastique, en invoquant des entités indéfinies, des mots comme Liberté, Egalité, et autres calembredaines misérables, on te prépare à subir lâchement le joug du Trafic et de l'Or, à peiner dans le sillon économique, sous l'aiguillon du dernier des Hirsch ou des Klotz. On te tue l'espoir en Dieu pour planter en ton âme la crainte salutaire de Rothschild ; et après dix ans de ce bagne préparatoire, tu comparaîtras devant des juges de faculté, domestiques de la synagogue, qui ne te délivreront le diplôme nécessaire pour émarger aux guichets du gouvernement juif, que si publiquement devant un auditoire témoin tu professes l'admiration et le respect pour ces dogmes de servitude et d'abaissement ! ... Sinon

tu pourras crever de faim au coin des bornes, t'entendre appeler poète et déclassé par les messieurs honorables qui courront porter aux boudoirs publics l'argent qu'ils volent à ta pensée et à ton labeur...

Ecoute, enfant... voilà que je viens de dénuder la vie devant toi, la vie que tu connaîtras et où tu peinera à moins que la miséricorde du Christ t'appelle à lui tout d'abord. Voilà ce que tu dois à tes parents qui, là-haut au quatrième étage de cette caserne à employés, attendent ton retour afin de te giffler et de t'insulter compendieusement. N'auras-tu pas le cœur maintenant de renier cette famille honteuse, et tournant ta face vers les paroles de l'Homme Dieu d'écouter la voix sacrée te dire :

« ... Laissez venir à moi les petits enfants ! »

Entre dans l'église, couche ton front contre les marches de l'autel, termine une prière brève... et va, pour l'amour du Christ, apprendre dans la mort, le dogme de la résurrection et de l'immortalité !

PAUL ADAM

A LA MÉMOIRE DE LA FORÊT DE S...

L'Etat est l'apparence officielle de la société ou en quelque sorte l'expression visible et en raccourci des sentiments tacites de la multitude dont il représente l'opinion secrète comme il en exprime le vœu muet. Aussi ses manières d'agir ne sont jamais indifférentes et on peut les considérer comme les résultantes d'une impulsion générale dont ils manifestent la direction.

Or les lecteurs de cette revue ont pu voir de quelle façon l'Etat se comportait à l'égard de l'Eau (1); et la haine que ses actes déclèlent contre elle devrait être proverbiale ou, à tout le moins, avérée.

Appliquons nous à nous rendre compte maintenant si cette aversion est un fait unique et si elle n'aurait pas, à l'encontre d'autres manifestations naturelles, des répugnances du même genre.

La façon dont l'Etat use des forêts me paraît, à ce point de vue, digne de réflexion et j'aimerais éclaircir ce sujet, par la raison que, avec une sournoiserie qui pourrait déconcerter l'observateur naïf, il a institué des fonctionnaires spéciaux et nullement imaginaires dits : Conservateurs des eaux et *Forêts* et dont le rôle est tellement à l'inverse du titre qui les décore et les recommande au respect de tous les « Amants de la nature, » que ce sobriquet, certainement, est une ironie assez incongrue ou une dissimulation inutile. Le but d'un « Conservateur des eaux » est d'être un vague agent de police qui crie à l'eau : Circulez, pas de rassemblements « et empêche touteoisiveté de cet élément qui ne demanderait qu'à sinuer en bons fleuves tranquilles, à se disperser en ruisseaux gais, à stagner en vastes nappes, lucides et belles,

(1) Voir le numéro 4 des Entretiens l'Eau par le même auteur.

et charmantes, parmi les arbres de ces forêts que les mêmes conservateurs ont mission de protéger, d'élaguer pour en favoriser les actives poussées et les épanouissements, pour un jour — les couper. »

Pourtant, il est difficile de faire accroire — même à un être crédule et respectueux des nécessités pécuniaires actuelles — que ce meurtre régulier et périodique a pour but unique de procurer de l'argent aux caisses de l'Etat. Nous savons tous que mille ressources sont là pour suppléer à ce genre de revenus et que la dextérité gouvernementale n'a pour venir à bout d'un problème de ce genre qu'à adonner les pratiques imaginations de ses membres au jeu illimité et productif des taxes et des surtaxes.

Quand, par un ordre émané du centre des villes et plus particulièrement de quelque vert cabinet administratif, des Bucherons, guidés par ces mêmes Conservateurs — qui doivent en de telles occasions sourire de leur nom par trop contradictoire et dont le peu d'à propos va jusqu'à être dérisoire — se mettent à entamer du tranchant de leurs claires hâches ces arbres — que ces mêmes messieurs ont soigneusement marqués à leurs coups — il est évident que ce n'est pas seulement contre des planes, des hêtres ou des bouleaux que cette mesure est dirigée.

Quand d'une forêt belle de sèves, de vivaces essences, d'écorces diverses, de poussées admirables et gracieuses, de vieux chênes qui dressent, sous des feuillages d'émail et de bronzes, leurs troncs analogues aux antiques métaux, de bouleaux qui semblent effeuiller de leurs branches un peu de clair de lune et font penser à d'anciens givres végétaux, de mousses terrestres où croissent en la sécurité mystérieuse des sous-bois, les oronges, les agarics monstrueux, les bolets, d'une futaie où le vent circule parmi l'élagage fuselé ou palpité aux cimes, d'un lieu mythologique et sacré, une mesure administrative fait un espace nu, piétiné, saccagé qui porte de honteuse traces d'aveugle destruction comme si une horde barbare y avait passé en y laissant ses huttes que semblent être les meules à charbon qui fument ça et là; quand on remplace ce qui poussait par ce qui rapporte, les branches par des fagots, les troncs par des planches, il y a là quelque chose de

plus qu'une affaire commerciale, un peu comme un attentat envers de l'ombre et du songe.

N'est-ce point une des variantes de la haine dont on poursuit le silence et la solitude ?

Est-ce simplement un moyen utilitaire et coercif de forcer quelque récalcitrant rêveur qui s'obtinait à errer dans l'antique dédale et a y perdre son temps en inutiles révasseries, à revenir vers le séjour profitable des villes pour y coopérer efficacement aux besoins de la société et ne lui plus donner l'exemple de s'égarer parmi les arbres fut-ce à la recherche de soi-même.

La société hait d'une haine naturelle et vitale, qui veut s'isoler ; elle déteste la solitude et nie le droit qu'on a de se différencier de l'ambiance sociale et d'en infirmer l'existence en s'excluant de ses soucis.

Elle veut que chacun corroboore la fiction qu'elle sait être, au moins par un air d'y prendre part, et il lui semble que quiconque se sépare d'elle la trahit et la diminue.

Elle veut imposer sa hantise à qui la fuit, et peut aller jusqu'à jeter bas l'ombre des bois pourvu qu'elle y suppose chance d'en débusquer quelqu'un qui, là, l'oubliait, fut-ce une heure, pour « s'agenouiller » comme le dit Manfred « devant son Ame ». Cette persévérance à s'immiscer en qui refuse de lui donner audience et se défend d'elle, se déguise en mille ruses et se raffine à tous les faits de la vie ; et je me souviens de Stéphane Mallarmé, dénonçant, un jour, avec un demi-sourire, et de cette façon à la fois légère et inoubliable qui est le charme de sa causerie, une des mille persécutions de l'Ennemie : Si un homme passé trente ans et qui a goûté la fleur de ses contemporains veut se retirer en lui-même la Société ou la foule lui délègue quelqu'un qui la représente auprès de lui : la Femme...

Puisqu'il en est qui oublient qu'une forêt est sacrée de par les printemps qui y sont nés et des automnes qui y sont mortes et de tant de feuilles des années qui jonchent le sol, à cause des mélancolies humaines — sacrée ! dut-elle être un repaire de songes par ce qu'elle est de l'ombre et du silence, ne peut-on pas en présence du mystérieux méfait qui anéantit parfois la gloire végétale d'une contrée répéter cette phrase de déclamation rythmique que je plaçais

dans la bouche du héros d'un drame imaginaire qui du haut du tragique cothurne à d'ignares dévastateurs disait :

« Si tu coupes l'antique et vénérable forêt, crains-moi, car je porte en mon âme le souvenir de ce qu'elle fut. Prends garde, le fait stupide d'avoir cru couper du bois et d'avoir supprimé de la solitude et du silence te désigne à la haine de ma vindicative tristesse.

Qui sait si, quelque jour, en errant parmi ces débris, je ne retrouverai pas au cœur du dernier chêne qu'elle entama sans avoir pu l'abattre l'ancienne hache qu'y laissa quelqu'un d'absent ou d'enfui devant son propre sacrilège et, si, mystérieux continuateur de l'initial éclair d'acier que tu as propagé d'arbre en arbre, je ne retournerai pas contre ta néfaste turpitude le vieux tranchant qui s'est conservé pur, en l'entaille où il demeurait, pour en jaillir, enfin, et luire au poing furieux de quelque héros inconnu d'une cause de Songe et d'Ombre. »

HENRI DE RÉGNIER.

CÉSAR FRANCK

Le 8 novembre est mort un puissant artiste, et qui n'ambitionna que les bonnes gloires, César Franck.

Sa vie majestueuse fut d'un salutaire exemple; et à tous ceux qui aiment la pureté de l'art et sa gravité, il convient de s'incliner devant ce grand musicien, car il ne connut jamais que les hautes pensées.

Sa biographie est simple à écrire: César Franck naquit à Liège, le 10 décembre 1822; il étudia le piano, l'orgue et la composition au Conservatoire de Liège d'abord, ensuite à celui de Paris; plus tard, il devint organiste de l'église Sainte-Clotilde et professeur d'orgue au Conservatoire de Paris; il réalisa les œuvres qu'il rêva, et il enseigna l'amour des beaux chants à de dévoués disciples qui furent aussi ses fidèles amis.

Il ne chercha pas à se faire connaître autrement que par les créations de son génie: il ne fut jamais le héros d'aventures voulues et curieuses; il n'eut pas souci d'apprendre aux foules ébahies ses mets préférés et l'heure où il les savourait; et, s'il voyagea, ce fut comme le premier venu, sans prendre soin que chaque jour un journal très lu informât les peuples de ses moindres étapes.

Non: si l'on veut ajouter à la biographie de César Franck, il faut énumérer ses œuvres: d'abord ses innombrables et merveilleuses pièces d'orgue, puis ses oratorios, *les Béatitudes*, *Rédemption*, *Ruth*; son quintette pour piano et instruments à cordes; son quatuor pour instruments à cordes; sa sonate pour piano et violon; ses poèmes symphoniques, *les Eolides*, *les Djinns*, *le Chasseur maudit*, *Psyché*; sa symphonie; ses mélodies, ses chœurs; et ses deux opéras, — inédits, — *Hulda* et *Ghisèle*.

On peut dire encore que par son enseignement, il fut

l'initiateur du courageux groupe dont les nobles efforts tendent à rénover notre art musical.

Dans les œuvres de César Franck, il y a la même dignité que dans sa vie. Sa hauteur d'âme l'empêchait de soupçonner qu'on pût s'avilir à flatter les bas instincts des publics, et, ainsi, il n'eut pas à dédaigner les vaines gloires que certains ont acquises avec de méprisables adulations. Jamais il ne se perdit en les dégradantes préoccupations des succès vulgaires et des popularités banales ; jamais il n'usa de ces moyens faciles et grossiers, mais qui « font de l'effet », et il n'eût pas songé à sacrifier la pureté de la conception et du style à l'assurance des applaudissements.

Il écrivit toujours ses œuvres telles qu'il les avait rêvées, et, comme il avait l'âme éprise de beau et de divin, comme il estimait l'art une éternelle religion, ses poèmes sont des poèmes de calme et de sérénité.

Par de longues et sévères études, par l'entièvre connaissance des plus hauts maîtres, César Franck avait, à son tour, acquis une absolue maîtrise en la science musicale. Et il ne souffrit pas la douleur de sentir l'expression manquer à la grandeur de ses idées : il eut la joie suprême de créer des chants lumineux, adéquats à la noblesse de ses pensées. Aussi, à l'audition de ses œuvres, l'on est frappé de respect, et l'on admire humblement.

Il est mort, alors que son vigoureux génie créait encore ; mais il laisse d'impérissables chefs-d'œuvre, et, certes, la mémoire vivra de César Franck, qui fut un honnête homme et un grand artiste. On l'appellera, — comme l'appelait Vincent d'Indy quand il lui dédiait *le Chant de la Cloche*, — « LE MAITRE César Franck » ; on le saura digne du plus bel éloge que puisse mériter un artiste : « Il vécut pour l'art seul », et son nom sera vénéré parmi les noms des hommes qui affirmèrent le plus glorieusement l'éternité de l'art.

A. FERDINAND HEROLD.

L'ABSTENTIONNISME

Aujourd'hui que tout le monde sait lire et écrire et que tout le monde lit ce que tout le monde écrit ; aujourd'hui que l'homme est, universellement, apte — comme M. Lemaitre, un des types les plus complets de cette époque — à tous les bavardages et à toutes les polygraphies, n'est-il pas du devoir de l'Etat de fournir à cette multitude, lettrée de par la loi, la matière où exercer ses facultés acquises, lui en prouvant ainsi l'utilisabilité ? n'est-ce pas le devoir de l'Etat de démontrer la nécessité du métier qu'il enseigne en rendant le roman obligatoire comme l'instruction ? Cette loi, seul corollaire logique aux lois scolaires, ne ferait, au reste, que consacrer un usage général aujourd'hui, mais qui pourrait, sans sanction légale, tomber en désuétude.

Car il faut le reconnaître les sujets vont manquer : à force de se servir, sous prétexte de littérature, des « tranches de vie » on en arrive à n'avoir plus que du gras à se mettre sous la dent ; et, peut-être, en sera-t-on réduit bientôt aux rognures de boucherie et aux déchets d'abattoir — pour finir (dessert !) par le mets favori des Yahous de Swift. Si donc la négation demeure encore le haut idéal de l'avenir, n'oublions pas que l'heure pourrait venir où il ne resterait plus rien à nier et c'est dans l'appréhension de cette heure de perplexité — de laquelle nous approchons peut-être, mais dont il importe d'éviter le désarroi aux générations montantes — que l'Etat devrait imposer, pour six mois, aux contribuables la paraphrase exclusive de quelques thèmes précieux, dans l'espèce, par les négations qu'ils provoquent (1) ; ceci à une fin purement utili-

(1) L'idée de Dieu, par exemple.

taire et pour garantir le scepticisme d'une mort par inanition.

Il ne doit pas rester l'ombre d'une justification aux abstentionnistes et aux prêcheurs d'abstention, ces pires ennemis du griffonnage universel, — base de notre littérature moderne, — et qui tendent à constituer une nouvelle caste de privilégiés en rejetant les devoirs et les charges qui incombent à tout citoyen depuis la révolution scolaire. Le service de la Pensée Publique devra agir contre eux et sanctionner par une peine sa nouvelle loi sur le roman : trois mois de Sainte-Pélagie ne seraient pas excessifs, car, nous semble, s'il est un délit de presse, que nul jury ne saurait acquitter, c'est bien celui de ne pas écrire.

Les symptômes sont graves en effet :

A l'un de nos amis qui « n'a jamais rien écrit » nous manifestâmes l'étonnement où nous mettait cette anormale attitude : « Ne savez-vous pas écrire », hasardâmes-nous ? — « Si, répondit-il, mais j'ai su lire ; voilà pourquoi je n'écris pas ». — Une autre personne de notre connaissance non seulement n'écrit pas, mais tente de décourager de l'écriture ceux qui l'approchent et, parlant de la majorité de ses contemporains qui noircissent honnêtement la rame de papier hebdomadaire, « Ils nuisent à Homère » dit-elle ; cette phrase est typique : le danger est là. L'Etat ne pourrait-il, afin que ne se découragent pas les futurs écrivains, enseigner aux enfants à écrire sans leur permettre — leur évitant ainsi l'écœurement stérilisant des redites, ce prétexte à abstentionnisme — sans leur permettre, disions-nous, d'apprendre à lire ? Car la solution, en apparence si naturelle, dite « par l'incendie des bibliothèques » ces « faiseuses d'anges de la littérature » (l'expression est juste et jolie) se complique singulièrement de ces considérations que, « Lucines des intelligences », elles en facilitent les parturitions, et que le plagiat, par elles, demeure — unique source, de nos jours, féconde en productions littéraires.

FRANCIS VIELÉ-GRiffin.

NOTES ET NOTULES

Les livres :

L'œuvre de Jules Laforgue est de celles qui, fatalement, s'imposent ; nous n'irons pas ponctuer de nos admirations personnelles ses *Derniers vers* que colligèrent, en un beau volume de luxe, MM. Edouard Dujardin et Félix Fénéon : ce qu'on est convenu d'appeler « la Gloire » — le scandale Bizet en fait foi — est une affaire d'éditeurs cossus et de critiques officiels ; or il est évident que, dans leur intérêt même, ceux-ci s'entendront, tôt ou tard, pour découvrir ce génial écrivain. Il nous répugne de formuler nos causeries de café en repoussoir au silence de ceux dont c'est le métier de parler au « grand public » : pousser un confrère, par tous les moyens aptes à révéler son génie, est chose excusable quand cela lui peut faciliter la vie ; mais Jules Laforgue est mort, sans postérité ; sa gloire posthume ferait honneur à nos contemporains ; mais nous ne voyons pas qu'ils soient enclins à briguer cet honneur. Ne lisions-nous pas, d'ailleurs, dans le journal d'hier, à propos de l'inauguration du monument de Flaubert : « cérémonie toute intime, sans enthousiasme, à laquelle la ville, *à part une centaine de curieux*, n'a point pris part. » Ce n'est pas pour cette centaine de curieux que nous dresserons une statue à Jules Laforgue.

Son œuvre, bien qu'incomplète, est considérable et comprendrait, de l'avis de MM. Dujardin et Fénéon, en une virtuelle édition *ne varietur*: *Les Complaintes*, *l'Imitation de N. D. la Lune*, *Le concile féerique*, *Les Moralités Légendaires*, *Les Derniers Vers*; avec, en appendice : 1^o divers écrits épars dans *l'Art et la Mode*, *la Chronique des Arts et de la Curiosité*, *le Figaro*, *la Gazette des Beaux-Arts*, *les Hommes d'aujourd'hui*, *la Revue Indépendante*, *le Symboliste* et *la Vogue*; 2^o la correspondance, dont une partie a déjà été publiée dans *Lutèce*, *l'Art Moderne* et *la Cravache*; 3^o Une suite de notes et de fragments encore inédits (1) se rapportant à des œuvres projetées et

(1) Les *Entretiens politiques et littéraires* auront le grand honneur de publier, sous peu, quelques-uns de ces fragments, grâce à la complaisance de M. de Wyzewa et à celle de M. Fénéon qui a bien voulu fixer le texte de ces manuscrits.

qui ont été trouvés dans les papiers que Madame Laforgue remit à M. de Wyzewa. »

La gloire du verbe par Pierre Quillard (Librairie de l'Art Indépendant).

Un livre promis et attendu depuis longtemps, un livre hautain de pur poète, un livre de nobles vers : *La gloire du verbe*. Non seulement un livre de beaux poèmes épars, sans liens, mais une œuvre, une œuvre glorificatrice de l'aède-roi, de ses rêves, de sa désespérance finale quand se dérobe l'intangible vision. C'est le *Runoïa*, qu'il soit hellène par une fiction transitoire, n'importe, il est éternel puisque après avoir interrogé les doctrines et les cultes il s'écrie :

« Mais nul n'a dit le mot que j'ai cherché longtemps,

« Et qui me guérirait des angoisses de l'âme. »

Un jour ce mot lui est révélé, il comprend que rien n'est hors de lui-même ; il obéit à la voix qui proclame :

« Mais le monde subsiste en ta seule âme : vois... »

Et calmé, le poète regarde, et les yeux ouverts sur l'éther infini :

« Il vit s'épanouir la fleur de sa pensée. »

D'abord surgissent les Mythes et les Symboles, les êtres et les choses qui participent de l'absolu : *L'Aventurier* tueur de monstres, implacable justicier ; le chanteur qui dans le *Bois sacré*, vide hélas ! cherche les dieux rêvés qui ne sont pas, *Hélène* aux yeux charmeurs, et la divine *Fille aux mains coupées*, vierge pure punissant sur elle l'incestueux désir qu'elle provoqua, et le doux *Prince d'Avallon*, le « *prisonnier de l'immuable joie*. » Puis s'effacent les mythes et s'évoque Maya, aux séducteurs mirages, Maya multiple et attirante. L'illusion des héros, des déesses, d'Alexandros et de Thaïs, des Ascètes et des Impératrices ; l'illusion de l'amour que font éclore dix admirables lieder qui sont entre les plus beaux vers du livre ; l'illusion du monde qui apparaît dans des paysages de rêve et de réalité ; l'illusion de l'esprit représentée par *l'Amé seule, la Mort inutile*. Et le désespoir des pélerins des routes de la vie est le sceau que met le poète à la Maya enchanteresse et vaine, et retentit la *Messe des Morts*, prélude de la douleur plus infinie du *Runoïa*,

« *le prince altier du verbe d'or* » qui ayant vécu dans ses songes, les trouve inutiles peut-être, puisqu'ils n'apportent pas l'ultime mot, et la *Vanité du verbe*, clôt le volume.

*
Vient de paraître, à la Librairie de l'Art Indépendant : *Le Bouddhisme Esotérique* de Sinnet, traduit de l'anglais par C. Lemaitre.

*
Physiologie de l'amour moderne, par P. BOURGET. (A. Lemerre, éditeur.)

M. Bourget a de bien mauvaises connaissances, ce n'est ni de Spinoza, ni même de Benjamin Constant dont je veux parler, mais de ce Claude Larcher qui lui rendit le déplorable service de le nommer son exécuteur testamentaire.

Cet homme de théâtre, quelque Meilhac sans doute, devait être farouche protagoniste de Balzac et de Stendhal, il ne sut mieux montrer son admiration pour l'auteur de la *Physiologie du mariage* et pour celui de *L'amour* qu'en synthétisant ces deux livres en une *Physiologie de l'amour moderne* et même élégant.

Deux parties, que scinde un artifice ingénue et typographique, composent ce volume. La première, qui pourrait aussi bien être la seconde d'ailleurs, est un choix d'aphorismes mondains que ne désavouerait pas la Comtesse Diane, et qui trouveraient une honorable place à la suite des pensées de M. Valtour, de l'Illustration. La seconde partie est plus importante, c'est un exposé dogmatique, et peut-être probable, de l'amour qu'éprouvent les uns pour les autres les hommes ayant coutume de se vêtir d'un smoking et les femmes se faisant costumer chez Doucet.

M. Bourget, qui est un dilettante à dû souvent être offusqué par les idées de son ami. Un erotographe lui a dit que ce dramaturge professait, sur les sentiments amoureux les opinions d'un bourgeois du Marais, ce pourraient être aussi bien celles d'un sous-off de cavalerie, celles d'un commis voyageur, celles d'un étudiant, et toujours en tout cas, celles d'un snob.

Quoi qu'il en soit, si ce livre n'est pas définitif, il résout certains problèmes fort délicats. Désormais, il n'est plus permis de douter 1^o qu'Adolphe ne soit un

chef-d'œuvre, 2^o qu'Hippolyte Castille n'aït écrit la moitié d'une nouvelle fort congrue, 3^o que Lacordaire (ce mystique fluent qui, cherchant Tauler et Goerre se perdit dans les Torrents de madame Guyon,) ne fut pas notre grand Lacordaire. Il en ressort en outre 1^o que nous ne pouvons pas écrire, *le cœur de notre cœur*, 2^o que nous n'avons pas inventé cette *affreuse maladie moderne* : la jalousie, 3^o que M. Bourget n'a rien inventé, pas même la psychologie, car Spinoza la savait avant lui.

Enfin il établit définitivement. 1^o Qu'un homme élégant doit être habillé par Yauss, chemisé par Charvet, botté par Hellstern, chapeauté, ganté, cravaté et blanchi à Londres... 2^o Que les femmes doivent, autant que possible, acheter des meubles chez Leuchars, et porter à leur bracelet une montre microscopique, 3^o Que M. Bourget est le moderne arbitre des élégances, et ses livres le bréviaire des gens de bon ton.

Je ne sais si l'on pourrait tirer autre chose de ce gros tome au point de vue spéculatif, mais il y en a tant d'où l'on ne tirerait même pas cela.

* * *

Le Pèlerin Passionné de M. Jean Moréas, paraîtra le 6 décembre chez Vanier.

* * *

En décor, par Paul Adam, vient de paraître chez Savine.

* * *

Comme tous les ans, la vertu vient d'être couronnée à l'Académie Française — toute recrépie, cette année, pour la réception imminente de l'aède de Saulce de Freycinet, dont le duc d'Aumale veut consacrer solennellement le haut talent ; — M. Léon Say, financier austère et législateur, avait été choisi, en cette fête préliminaire, comme Coryphée.

Celui-ci a chanté M. de Monthyon, la charité et le socialisme ; il a dit le monde qui « se prépare à l'assaut de la misère en battant du tambour et en sonnant du clairon, » et les bouquetières « enveloppant d'un sourire le gardénia de notre boutonnière ; » puis, se laissant tomber, avec aisance, des sphères de l'idéal dans le monde de la réalité, il

a terminé en déclarant qu'il n'avait « pas plus d'imagination qu'il n'en faut » — Parmi les lauréats, citons MM. Mermeix et Chincholle et plusieurs fidèles serviteurs présentés par M. Hervé.

D'après une étude du Dr Régnard, la putréfaction n'a pas lieu dans les substances putrescibles soumises à une pression de 600 à 700 atmosphères ; cette pression étant subie à 6.000 ou 7.000 mètres de profondeur en mer, le Dr R. en conclut à une totale absence de putréfaction dans les grands abîmes de l'océan : l'autopsie, donc, de Richaud reste et restera dans le domaine du possible ; mais il y a plus, et le cannibalisme britannique pourra, avec le concours de bonnes dragues, se repaître, aux anniversaires héroïques, du cœur même des marins de l'Armada. Conseillons à M. Swinburne de refondre sur ces données son récent et très mauvais poème et aux Stanleys, Barttelots et autres Jamesons la consommation, à domicile, de cette chair antique, mais blanche.

Un certain Boulanger (pas le député de Clignancourt), sénateur de son métier, vient d'affirmer, en une phrase lapidaire, le respect que l'Etat professe pour les juges qu'il nous impose. A propos du jugement du tribunal de la Seine qui accordait, le 12 février 1878, deux millions d'indemnité aux héritiers de Napoléon III, ce sénateur dit : « *L'Etat ne s'exécuta pas pour cette raison qu'on ne pouvait pas l'y forcer.* »

De l'avis donc de l'Etat, le citoyen ne doit obéissance à la justice que parce qu'il est impuissant à résister et qu'on est à même de le « forcer », le gouvernement seul peut se soustraire à la Loi.

Nous avons remarqué avec plaisir que *le Gil Blas*, curieux — à l'occasion de cette pauvre petite cérémonie rouennaise — de l'opinion de ses contemporains sur Flaubert, n'a pas oublié de consulter M. Chincholle et M. Maxime Ducamp. Mais que dirait de tout cela le grand dédaigneux, le flagellateur de la sottise humaine, s'il revenait ? Il rirait de bon cœur ; car ne sait-il pas que,

désormais, tout véritable artiste — redisant comme une litanie dévote les phrases de la Tentation et de Salammbô et les maximes de Bouvard — lui dresse journellement un monument de gloire et de triomphe, à lui, le plus hautain et le plus merveilleux des génies qui dominèrent ce siècle.

Nous lisons, émerveillés :

« On signale, en Vénétie, un propriétaire qui, pour protéger les raisins de ses vignobles contre de menus gaspillages consacrés par une coutume universelle, fait mettre une muselière à chacun de ses vendangeurs.

Le fait s'explique par l'état de misère dans lequel se trouvent les habitants de la Vénétie, où la famine exerce d'épouvantables ravages. »

Le fait s'explique....

Dans le monde des théâtres les « maîtres » se multiplient en raison directe du décroissement des chefs d'œuvres ; qu'on en juge :

« M. Porel s'occupe en ce moment de ses matinées. On sait qu'avant la pièce une conférence sur la dite pièce est faite par un maître. »

Voici ces *maîtres* :

« Francisque Sarcey, Henri Chantavoine, Jules Lemaître (ah !) Henri de Lapommeraye, et MM. Brunetière, Ganderax, Doumic, Paul Desjardins, Chabrier, Parigot, Léopold Lacour, Joseph Fabre, Lintilhac, Maurice Barrès (!) »

L'ironiste des *tâches d'encre* méritait-il cette suprême ironie ?

Confidentiel :

Il nous revient de tous côtés que le nom de *Chevillard*, qui figurait sur un récent programme des concerts Lamoureux, abriterait de son pseudonyme transparent un des vétérans des lettres françaises : *M. Théodore de Banville*, le sympathique auteur de *Sonnailles et Clochettes*.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

Paris. — Imp. BEAUDELOT et MÉLIÈS, 46, rue de Verneuil.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SERVICES QUOTIDIENS RAPIDES ENTRE PARIS ET LONDRES

PAR DIEPPE ET NEWHAVEN

Les importants travaux exécutés récemment dans les ports de Dieppe et de Newhaven, en donnant la facilité d'organiser, dans ces deux ports, des départs à heures fixes, *quelle que soit l'heure de la marée*, ont permis aux Compagnies de l'Ouest et de Brighton de réduire considérablement la durée du trajet entre Paris et Londres et de créer des services rapides qui fonctionnent tous les jours, sauf le cas de force majeure, aux heures indiquées ci-dessous :

De Paris à Londres :

1^{re}, 2^e, 3^o classe.

Départ de Paris Saint-Lazare . . . 8 h. 50 du soir.

Départ de Dieppe. 1 h. du matin.

Arrivée { Gare de London-bridge 7 h. 40 du matin.
à Londres { Gare de Victoria. . . . 7 h. 50 du matin.

Prix des Billets :

Billets simples valables pendant 7 jours :

1^{re} classe **41** fr. **25**. — 2^e classe **30** fr. — 3^e classe **21** fr. **25**
plus 2 fr. par billets, pour droits de port à Dieppe et
à Newhaven.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

1^{re} classe **68** fr. **75**. — 2^e classe **48** fr. **75**. —
3^e classe **37** fr. **50**

plus 4 fr. par billet, pour droit de port à Dieppe et
à Newhaven.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen,
Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents, permettant de visiter le *Centre de la France*, les Stations Balnéaires des Pyrénées et des Bords du Golfe de Gascogne.

Les prix de ces billets sont les suivants :

1^{er} Itinéraire : 1^{re} classe **225** fr. — 2^e classe **170** fr.

Durée de Validité : 45 jours.

2^e, 3^e et 4^e Itinéraires : 1^{re} Cl. **180** fr. — 2^e Cl. **135** fr.

Durée de Validité : 30 jours.

La durée de ces différents billets peut être augmentée, moyennant supplément, d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller* et *Retour* réduits de 25 p. 100, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour se rendre à des points en dehors desdits itinéraires.

LIRE :

LA JEUNE BELGIQUE

(10^e Année)

Directeur : **Valère GILLE**

Éditeur : **Paul LACOMBLEZ**

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles

LIRE :

LA WALLONIE

Revue mensuelle de Littérature et d'Art

Directeurs : **MM. M. A. MOCKEL ;**

P.-O. OLIN ;

H. de RÉGNIER.

BUREAUX : Rue Saint-Adalbert, 8, Liège.

VIENT DE PARAITRE

Chez SAVIÑE, 12, rue des Pyramides, PARIS

EN DÉCOR

PAR

PAUL ADAM



Chez VANIER

LE

PÈLERIN PASSIONNÉ

PAR

JEAN MORÉAS